

— Nous sommes en guerre! s'écria Mr James Thistlethwaite.

Tous levèrent la tête, hormis Richard Morgan, et se tournèrent vers la porte où venait d'apparaître une volumineuse silhouette brandissant une feuille de papier. Pendant quelques secondes, on aurait entendu une mouche voler, puis un concert d'exclamations fusa de toutes les tables de la taverne, sauf de celle de Richard Morgan. Celui-ci n'avait accordé qu'une faible attention à cette annonce fracassante: quelle importance pouvait bien avoir l'entrée en guerre de l'Angleterre contre les treize colonies d'Amérique, comparée au destin de l'enfant qu'il tenait sur ses genoux? Quatre jours plus tôt, le cousin James l'Apothicaire avait injecté au petit garçon le vaccin contre la variole et, depuis, Richard Morgan attendait, la peur au ventre, que la médecine fasse son effet.

— Entre, Jem, et lis-nous ce qui est écrit sur cette feuille! lança, derrière son comptoir, l'aubergiste Dick Morgan, lequel était également le père de Richard.

Le soleil de midi étincelait au-dehors et la lumière tentait de se frayer un passage à travers les vitres teintées du Cooper's Arms. Mais la vaste salle demeurait plongée dans la pénombre. Mr James Thistlethwaite avança tranquillement vers le comptoir pour se placer dans la lueur d'une lampe à pétrole, la crosse de ses pistolets d'arçon dépassant de chaque poche de son manteau. Une paire de bésicles perchée sur le bout de son nez, il commença à lire à haute voix la feuille qu'il tenait à la main et,

selon les moments, sa voix s'enflait ou retombait pour mieux souligner l'intensité dramatique du propos.

Muré dans son inquiétude, Richard Morgan ne lui prêta aucune attention. Il capta malgré tout quelques bribes du discours royal : « Devant une révolte ouverte et déclarée [...] les plus grands efforts doivent être déployés pour mettre fin à la rébellion [...] et traîner les félons devant leurs juges... »

Richard sentit le regard méprisant de son père se poser sur lui et fit de son mieux pour se concentrer. La fièvre était-elle en train de monter ? Cela signifiait-il que le remède faisait son effet ? Et, si tel était le cas, le petit William Henry compterait-il parmi ceux qui, malgré tout, allaient développer la maladie ? Mourrait-il, lui aussi ? Seigneur, non !

Mr James Thistlethwaite, la voix tonnante, en arrivait à la conclusion :

— « Les dés sont désormais jetés ! Les colonies doivent se soumettre ou l'emporter ! »

— Étrange façon pour le roi de dire les choses, déclara l'aubergiste.

— Étrange ?

— Croit-il vraiment qu'une victoire des colonies est envisageable ?

— J'en doute fort, Dick. Ce discours a probablement été rédigé par quelque misérable sous-secrétaire aux ordres de cet inverti de lord Bute. Manifestement, le bougre est fasciné par les effets de langue...

Tout en prononçant ces derniers mots, il pointa un index éloquent vers sa bouche.

L'aubergiste sourit et remplit d'une bonne rasade de rhum un petit pichet d'étain. Il se retourna ensuite pour tracer une barre sur l'ardoise fixée au mur.

— Dick, Dick ! Ces nouvelles méritent bien une tournée gratuite !

— Pourquoi ? Nous l'aurions appris d'une façon ou d'une autre.

L'aubergiste posa les coudes sur le comptoir, là où ce geste mille fois répété avait fini par creuser le bois. Il fixa son regard sur Mr Thistlethwaite enveloppé dans son grand manteau et

armé. «Ma parole, songea-t-il, cet homme est aussi fou qu'un lièvre de Mars! Et, pour couronner le tout, la chaleur de cette journée est étouffante.»

— Sérieusement, Jem, ça n'a rien d'un coup de théâtre. Mais je reconnais que ça fait quand même un choc.

Personne ne chercha à participer à la conversation. Dick s'entendait bien avec ses clients et Jem Thistlethwaite avait depuis longtemps la réputation de compter parmi les intellectuels les plus excentriques de Bristol. Les clients étaient plutôt satisfaits de l'écouter tout en continuant à s'imbiber de leur alcool favori: rhum, gin, bière ou «lait de Bristol» (un xérès très apprécié des femmes).

Les deux épouses Morgan, qui travaillaient également à l'auberge, ramassaient les pichets vides pour les rapporter à Dick afin qu'il les remplisse et ajoute de nouvelles barres sur l'ardoise. L'heure du dîner approchait. L'odeur du pain frais que Peg Morgan venait d'apporter de chez Jenkins, le boulanger, l'emportait, à marée basse, sur les odeurs des tavernes proches des quais. Presque tous, hommes, femmes et enfants, souhaitaient rester pour profiter de ce bon pain accompagné d'un peu de beurre, d'un gros morceau de fromage du Somerset, d'une assiette de bœuf et de pommes de terre nageant dans une riche sauce.

Dick fixait toujours Richard. Conscient du mépris que lui vouait son père, Richard chercha quelque chose à dire. Il se lança enfin, en cherchant ses mots.

— Espérons qu'aucune autre colonie ne s'alliera aux révoltés du Massachusetts et qu'on saura les avertir à temps que les choses vont trop loin. Pensent-ils réellement que le roi s'abaissera à lire leur lettre? Et, même s'il le fait, qu'il cédera à leurs exigences? Ce sont pourtant des Anglais! Et notre roi est aussi le leur.

— Absurde, Richard, coupa sèchement Mr Thistlethwaite. L'intérêt obsessionnel que tu portes à ton enfant semble brouiller tes facultés de réflexion. Le roi et ses ministres sycophantes semblent déterminés à plonger notre île royale dans le désastre!

---

1. Référence au lièvre fou d'*Alice au pays des merveilles*.

Huit mille tonnes de fret maritime destiné à Bristol ont manqué à l'appel en moins d'un an! Souviens-toi de cette usine de serge à Redcliff contrainte de cesser toute activité et de ses quatre cents malheureux employés condamnés à la misère! Sans parler de cette filature de Port Wall, qui travaille pour la Georgie et la Caroline! Pense aux fabricants de pipes, de savon, de bouteilles, aux négociants en rhum ou en sucre... Pour l'amour du ciel, mon ami, essaie de comprendre! La plupart de nos marchandises transitent par voie maritime, dont une grande part à travers les treize colonies! Entrer en guerre avec celles-ci serait un suicide commercial!

— Je vois, dit l'aubergiste en jetant un coup d'œil à la feuille de papier, que lord North a proposé une proclamation contre la rébellion armée.

— Nous ne pourrions jamais gagner cette guerre, affirma Mr Thistlethwaite en s'avançant d'un pas mal assuré pour tendre son pichet vide à Mag Morgan.

Richard s'enhardit :

— Allons, Jem! Nous avons battu les Français après sept ans de guerre. Ne sommes-nous pas la nation la plus puissante et la plus courageuse du monde? Le roi d'Angleterre ne perd pas ses guerres.

— Parce qu'il n'affronte que des ennemis proches de l'Angleterre, des barbares ou des sauvages vendus par leurs propres gouvernants. Mais les rebelles des treize colonies sont, comme tu le dis fort justement, des Anglais. Ils sont civilisés et avertis de nos méthodes. Ils sont de notre sang.

Jem Thistlethwaite s'appuya contre le comptoir, soupira et frotta la ligne de son gros nez superbement bourgeonnant avant de poursuivre :

— Ils se considèrent comme le sel de la terre, Richard. Exploiter, humilier, mépriser... Des Anglais, oui, mais de fieffés hypocrites. Et ils vivent à mille lieues d'ici – aspect des choses que le roi et ses ministres ont négligé jusqu'ici. Tu crois peut-être que notre flotte gagne toutes ses guerres? Mais depuis quand avons-nous affronté une armée de terre loin de nos îles? Et comment pourrions-nous remporter une bataille navale contre un adversaire qui ne possède pas de flotte? Il faudra bien

aller combattre sur terre. Treize territoires différents, à peine reliés. Et un ennemi inapte à s'organiser sur un mode réellement militaire.

— Voici la faille de votre raisonnement, Jem, intervint l'aubergiste en souriant.

Il tendit à Mag un pichet de rhum à l'intention de Thistlethwaite mais s'abstint de noter la consommation sur l'ardoise.

— Nos troupes sont invincibles, reprit-il. Les colons seront incapables de leur résister.

— Je suis d'accord, oui, d'accord! cria Jem en levant bien haut son pot de rhum gratuit pour porter un toast en l'honneur d'un tenancier pourtant réputé pour se montrer plutôt pingre à l'égard des clients. Les colons ne gagneront probablement aucune bataille. Mais ils n'en ont pas vraiment besoin. Tout ce qui compte, pour eux, c'est de résister. C'est pour leur terre qu'ils luttent, et non pour l'Angleterre.

Il glissa la main dans sa poche gauche dont il tira un gros pistolet qu'il jeta sur la table avec fracas. À cette vue, les clients de la taverne poussèrent des cris de terreur. Richard, son enfant toujours sur les genoux, repoussa le canon si rapidement que personne n'eut le temps de voir son geste. L'arme, comme tout le monde le savait, était chargée. Inconscient du trouble qu'il avait provoqué, Thistlethwaite fouilla dans les profondeurs de sa poche et en extirpa plusieurs feuilles de fin papier. Il les examina l'une après l'autre; les verres de ses bésicles grossissaient ses yeux d'un bleu pâle injecté de sang, ses cheveux noirs et bouclés s'échappaient du ruban avec lequel il les avait négligemment noués sur la nuque – pas de perruque ni de catogan à la mode pour Mr James Thistlethwaite.

— Ah, le voici! s'exclama-t-il enfin en brandissant l'une des pages d'un quotidien londonien. Mesdames et messieurs du Cooper's Arms, voilà sept mois et demi de cela, une grande controverse opposa les membres de la Chambre des lords. Ce fut à cette occasion que le grand William Pitt, comte de Chatham, prononça ce que l'on considéra par la suite comme son plus grand discours. Ce ne sont pourtant pas les paroles de Chatham qui m'impressionnèrent le plus mais celles du duc de Richmond. Je cite: «Vous pouvez semer le feu et la désolation mais

cela ne signifiera pas que vous gouvernerez!» Comme c'est vrai... si parfaitement vrai! Et voilà maintenant le passage qui, à mes yeux, compte parmi les plus grands morceaux de vérité philosophique, même si les lords l'ont accueilli avec mépris: «Aucun peuple ne se soumettra jamais à une forme quelconque de gouvernement qu'il refuse.»

Il balaya l'assistance du regard en hochant la tête.

— Voilà pourquoi je déclare que toutes les batailles que nous remporterons n'auront que peu d'effet sur la conclusion de cette guerre. Si les colons résistent, ils gagneront forcément.

Il cligna des yeux tout en repliant la feuille de papier avant de la glisser dans sa poche. Puis il fourra le gros pistolet par-dessus.

— Ton problème, Richard, c'est que tu en sais bien trop long sur les armes. L'enfant ne courait aucun danger, pas plus qu'aucun autre client de cette taverne. (Un grondement montant du fond de sa gorge enfla sa voix et vibra à travers ses lèvres pincées.) Toute ma vie, j'ai vécu dans ce cloaque que l'on appelle Bristol et j'ai cherché à en rompre la monotonie en faisant de cette plaie de l'humanité que sont les tories un objet constant de pamphlets, que cela concerne les quakers ou les shakers<sup>1</sup>. Si les colons résistent, ils gagneront, répéta-t-il. N'importe quel habitant de Bristol connaît au moins un millier de colons; ils vont et viennent ici comme des chauves-souris au coucher du soleil. C'est la fin de l'Empire, Dick! C'est notre premier rôle d'agonie, à nous, les Anglais. Croyez-moi, je connais les colons et, si je vous dis qu'ils gagneront, ils gagneront.

Une étrange et inquiétante rumeur se fit entendre au-dehors, comme l'écho de nombreuses voix en colère. Les ombres déformées des passants qui flottaient sans hâte de l'autre côté de la fenêtre se transformèrent soudain en formes confuses courant en tous sens.

---

1. Les tories, conservateurs, et les whigs, libéraux, se disputaient depuis longtemps le pouvoir politique. La secte des quakers – littéralement «trembleurs» parce qu'ils craignent Dieu – naquit au début du xvii<sup>e</sup> siècle. Ce fut Anne Lee qui, en 1747, fonda la secte des shakers, ou «secoueurs», car ils pratiquaient des danses rituelles particulièrement mouvementées. Ils émigrèrent la même année en Amérique. (*N.d.T.*)

— Des émeutiers!

Richard bondit de sa chaise tout en tendant le petit à sa femme.

— Peg, cours au premier étage avec William Henry! Maman, va avec eux!

Il jeta un coup d'œil en direction de Mr Thistlethwaite :

— Jem, vous comptez vous servir de vos deux pistolets ou acceptez-vous de m'en prêter un?

— Ne t'en mêle pas!

Dick jaillit de derrière le comptoir et vint se poster au côté de Richard. Grand et musclé, il était d'une constitution semblable à celle de son fils.

— Ici, dans ce coin de Broad Street, on n'a jamais vu d'émeutiers, même quand les mineurs sont descendus de Kingswood pour enlever le vieux Brickdale. Pas davantage quand les marins viennent se livrer au saccage. Quoi qu'il arrive dehors, ce n'est pas une émeute... N'empêche, j'ai bien envie d'aller voir ce qui se trame là dehors, conclut-il en se dirigeant vers la porte.

Il disparut dans le tourbillon de la foule. Les clients du Cooper's Arms lui emboîtèrent le pas, y compris Richard et Jem Thistlethwaite, ses pistolets toujours enfouis au creux de ses poches.

Des gens couraient un peu partout dans la rue, d'autres tendaient le cou depuis les fenêtres des étages. On ne pouvait plus apercevoir un seul des pavés de la rue ni des tout nouveaux trottoirs qui bordaient chacun des côtés de Broad Street. Les trois hommes se frayèrent un passage dans la ruée et se trouvèrent entraînés vers le carrefour des rues Wine et Corn. Non, il ne s'agissait pas d'une émeute mais d'un rassemblement spontané de citoyens, courant par centaines dans la rue sans femmes ni enfants et, manifestement, fort en colère.

De l'autre côté de Broad Street et plus près des commerces situés autour de l'hôtel de ville et de la Bourse, se trouvait l'auberge du White Lion, quartier général de la Steadfast Society. C'était le lieu de rencontre du parti tory, source de tous les soutiens envers Sa Majesté britannique le roi George III, auquel ses membres étaient dévoués jusqu'à la mort. Mais le véritable centre

du désordre était l'American Coffee House voisin dont le drapeau rayé rouge et blanc était devenu l'emblème des colons révoltés.

— Je crois bien, déclara Dick en se hissant vainement sur la pointe des pieds, que nous ferions mieux de retourner au Cooper's Arms et de regarder ce qui se passe depuis les fenêtres.

Ils rebroussèrent chemin et grimperent l'escalier délabré qui, au bout du comptoir, conduisait aux fenêtres à croisées, en surplomb de Broad Street. Dans une chambre à l'arrière, le petit William Henry pleurait tandis que sa mère et sa grand-mère, penchées au-dessus du berceau, gazouillaient des petits mots dans l'espoir de l'apaiser. Le remue-ménage, en bas, ne les concernait nullement tant que le petit garçon souffrirait autant. Richard, pas davantage intéressé par le brouhaha de la rue, les rejoignit.

— Richard, ton fils ne va pas mourir au cours des prochaines minutes! jeta Dick depuis l'autre pièce. Allons, viens regarder, bon sang!

Richard obéit à contrecœur et se pencha par la fenêtre. Il eut un hoquet de surprise.

— Des Yankees, père! Seigneur, qu'est-ce qu'ils font à ces... choses?

Le mot «choses» s'appliquait en l'occurrence à deux effigies de chiffons bourrées de paille, enduites de poix encore fumante et recouvertes de plumes.

— Ohé! brailla Jem Thistlethwaite qui venait de repérer un visage familier surmontant un corps tout aussi familier et drapé dans un costume coûteux, le tout perché sur une charrette à bras chargée de lourdes barriques. Mr Harford! Que se passe-t-il?

— La Steadfast Society raconte qu'elle a pendu John Hancock et John Adams! lui cria le riche quaker.

— Quoi? Le général Gage aurait donc refusé de leur accorder sa grâce, malgré la bataille de Concord<sup>1</sup>?

— Je n'en sais rien, Mr Thistlethwaite.

Terrifié à l'idée de devenir à son tour la victime d'un pamphlet mordant, Joseph Harford dégringola promptement de son poste d'observation et se fondit dans la foule.

---

1. Le 19 avril 1775, non loin de Boston, les troupes anglaises essuyèrent une cuisante défaite contre les colons. Elles perdirent près de 300 hommes et les Américains 90. (N.d.T.)





— Quel hypocrite! souffla Thistlethwaite.

— Samuel Adams, pas John Adams, dit Richard, son intérêt cette fois un peu plus éveillé. Il s'agit sûrement de Samuel Adams.

— Si les riches marchands de Boston sont ceux que la Steadfast Society veut pendre, il doit en effet s'agir de Samuel. Mais John est celui qui écrit et parle davantage, déclara Thistlethwaite.

Dans une ville telle que Bristol, ouverte sur le commerce maritime, la production de deux cordes efficacement nouées en un nœud de pendu ne présentait aucune difficulté. Elles apparurent comme par magie et les effigies emplumées furent hissées par le cou à l'enseigne de l'American Coffee House avant de se balancer mollement dans le vide. La fureur s'éteignit et la foule des membres de la Steadfast Society disparut derrière les accueillantes portes «bleu tory» de l'auberge du White Lion.

— Ces salopards de tories! gronda Thistlethwaite en descendant l'escalier, un odorant pichet de rhum occupant toutes ses pensées.

— Dehors, Jem! dit l'aubergiste tout en verrouillant la porte en attendant que la rue retourne au calme.

Richard n'avait pas suivi son père en bas, même si le devoir aurait dû l'y contraindre. Son nom se trouvait à présent associé à celui de Dick dans les registres officiels de la municipalité. Richard Morgan, débitant de boissons, avait payé sa patente, devenant ainsi officiellement un citoyen à part entière, pourvu du droit de vote. La ville de Bristol représentait à elle seule un comté distinct du Gloucestershire et du Somersetshire voisins, et comptait géographiquement comme la deuxième plus grande cité d'Angleterre, du pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande. Sur les 50 000 âmes entassées dans son enceinte, seules 7 000 étaient des hommes libres bénéficiant du droit de vote.

William Henry avait cessé de pleurer pour sombrer dans un sommeil agité.

— Le vaccin commence-t-il à agir? demanda Richard à sa femme en se penchant sur le berceau.

— Oui, mon chéri.



Les doux yeux bruns de Peg se remplirent soudain de larmes et ses lèvres se mirent à trembler.

— Il va falloir prier, Richard, pour que notre enfant n'ait pas contracté la variole. Il semble ne pas avoir autant de fièvre que Mary. (Elle administra une petite tape affectueuse à son mari.) Allez, va donc faire un tour. Tu peux prier et marcher en même temps. Sors d'ici! Je t'en prie, Richard... Si tu restes, père se mettra en colère.

Une léthargie étrange s'était abattue sur Broad Street, conséquence de la panique qui venait de balayer la ville en quelques minutes, comme chaque fois que l'on craignait des émeutes. Richard passa devant l'American Coffee House et s'arrêta quelques instants pour contempler les effigies de John Hancock et de John/Samuel Adams oscillant sous le vent. Il pouvait entendre les rires et les discussions agitées dans les rangs de la Steadfast Society dînant au White Lion.

Il esquissa un sourire méprisant. Les Morgan étaient des whigs convaincus et leurs votes avaient contribué au succès d'Edmund Burke et de Henry Cruger aux élections de l'année précédente. Quel cirque cela avait été! Et combien lord Clare avait été mortifié de n'obtenir qu'une malheureuse voix!

À grands pas, Richard arpena Corn Street et passa devant le Bush Inn, magnifique taverne appartenant à John Weeks et quartier général de l'Union Club des whigs, puis, se dirigeant vers le nord, il emprunta Small Street et se retrouva sur les quais, à l'entrée de Stone Bridge. La vue qui s'offrait à son regard était stupéfiante. On aurait dit qu'une très grande avenue était envahie de bateaux dressant leurs gréements squelettiques: mâts, vergues, étais et haubans surplombant les massives panses des coques en bois de chêne. On ne pouvait même plus apercevoir le fleuve Froom, tant étaient nombreux les bateaux qui attendaient patiemment que s'achèvent les vingt semaines de roulement réglementaire avant de reprendre la mer.

La marée était au plus bas et recommençait à monter à une allure stupéfiante: le niveau du Froom et de l'Avon montait de trente pieds<sup>1</sup> en près de six heures et demie avant de redes-

---

1. Un pied = 30,5 cm. (*N.d.T.*)

endre. À marée basse, les bateaux se retrouvaient enlisés dans une vase fétide, ce qui les faisait pencher abruptement sur leur travers. Mais, dès que le flux remontait, ils se remettaient à flotter. Bien des quilles avaient été rongées ou gauchies à force d'avoir été couchées dans la boue de Bristol.

Après une réaction instinctive d'admiration devant cette longue avenue de bateaux, les pensées de Richard retournèrent vers leur obsession favorite ; «Seigneur, écoutez ma prière ! Gardez mon fils en vie. Ne l'enlevez ni à sa mère ni à moi-même...»

Il n'était pas l'unique fils de son père. Son frère, William, scieur de son état, possédait sa propre affaire à St Philip, sur les rives de l'Avon, près de Cuckold's Pill, et des verreries. Il avait également trois sœurs, toutes convenablement mariées à des citoyens libres. On trouvait des Morgan dans plusieurs quartiers de la ville, mais les Morgan du clan de Richard – probablement émigrés du pays de Galles depuis longtemps – habitaient là depuis d'assez nombreuses générations pour avoir mérité un meilleur statut. Ainsi, des notables comme James l'Apothicaire dirigeaient des affaires de belle envergure, appartenaient à la Ligue des armateurs ainsi qu'à la Corporation des marchands, et distribuaient des legs généreux aux maisons de charité, espérant un jour devenir maires.

Le père de Richard, néanmoins, n'était pas un notable. Mais il ne faisait pas davantage honte au clan. Après quelques années à l'école primaire, il avait travaillé comme apprenti dans un débit de boissons puis, devenu homme libre ayant affranchi sa patente, il n'eut plus qu'une idée en tête : tenir sa propre taverne. Un mariage socialement acceptable fut arrangé pour lui. Margaret Biggs venait d'une honorable ferme près de Bedminster et possédait en outre le privilège de pouvoir lire, même si elle ne savait pas écrire. Les enfants – ce fut d'abord une fille – naquirent à intervalles trop rapides pour lui rendre intolérable le chagrin d'en perdre parfois un. Lorsque Dick apprit à pratiquer le retrait, le total de sa progéniture se limita à deux garçons et trois filles. Une bonne nichée, somme toute, assez restreinte

pour qu'il pût pourvoir à ses besoins. Dick espérait avoir un fils instruit et plaça ses espoirs en Richard lorsqu'il devint manifeste que William, de deux ans son cadet, n'avait aucun goût pour l'étude.

Lorsque Richard atteignit ses sept ans, il entra à l'école de garçons de Colston et reçut le fameux manteau bleu, signe, pour les habitants de Bristol, que son père était un fidèle de l'Église d'Angleterre, pauvre mais respectable. Durant les cinq années suivantes, on lui martela à grands coups dans le crâne les rudiments de l'écriture, de la lecture et du calcul. Il apprit à écrire proprement une lettre, à procéder à une addition, à déchiffrer laborieusement *La Guerre des Gaules* de Jules César, les *Discours* de Cicéron ou les *Métamorphoses* d'Ovide, aiguillonné en cela par de cinglants coups de canne ou par les critiques mordantes du maître. Comme il se révéla un élève acceptable – même si l'on ne pouvait guère le qualifier de brillant – et manifesta de l'intérêt pour ses études, il survécut aux années passées dans l'institution philanthropique de Mr Colston et en sortit enrichi.

Lorsqu'il atteignit douze ans, le temps arriva enfin de quitter la maison et d'apprendre un métier. À la surprise de ses proches, il choisit une direction qu'aucun Morgan n'avait empruntée jusque-là. Il comptait parmi ses principaux atouts un grand talent pour les choses mécaniques et pour assembler les pièces d'un puzzle. De plus, il se montrait remarquablement patient pour son jeune âge. Selon son désir, il fut alors placé comme apprenti chez le *senhor* Tomas Habitas, armurier.

Ce fut un choix qui, secrètement, plut à son père, lequel appréciait l'idée de voir sortir du clan Morgan un artisan au lieu d'un commerçant. Par ailleurs, on faisait la guerre un peu partout et les armes en étaient partie intégrante. Un homme capable de les fabriquer ou de les réparer était destiné à devenir autre chose que de la chair à canon sur un champ de bataille.

Pour Richard, les sept années de son apprentissage furent un vrai plaisir, même si l'on ne pouvait guère en dire autant du confort matériel. Comme tous les apprentis, il ne recevait aucun salaire et vivait dans la maison de son maître, le servant à table, se contentant des restes et dormant à même le sol.

Heureusement, le *senhor* Tomas Habitas était un maître bienveillant et, de surcroît, un armurier exceptionnel. Il pouvait fabriquer de splendides pistolets ainsi que des fusils de chasse, mais il se montrait assez intelligent pour comprendre que, pour réussir dans ces domaines, il fallait être un Manton – ce qui signifiait ne pas habiter ailleurs qu'à Londres. Aussi choisit-il de fabriquer des mousquets militaires que tout soldat ou marin appelait affectueusement un «Brown Bess», une arme longue de quarante-six pouces<sup>1</sup> et dont le bois et le canon étaient d'un beau brun aussi foncé qu'une noisette.

À dix-neuf ans, Richard reçut son brevet de qualification et quitta la maison d'Habitas, mais pas son atelier. Il y poursuivit son activité en tant que maître-artisan et fabriqua des Brown Bess. Puis il se maria, ce qu'il n'avait pas eu le droit de faire plus tôt, tant qu'il était encore apprenti. Sa femme était la fille du frère de sa mère et, par là même, une cousine germaine. Mais l'Église d'Angleterre n'interdisait pas cette sorte d'union et Richard conduisit sa jeune fiancée à l'autel de St James grâce aux bons offices du cousin James le Clergyman. Quoique arrangée, cette union fut un mariage d'amour et, au fil des années, le jeune couple devint de plus en plus soudé. Ce qui ne manqua pas d'apporter quelques complications de nomenclature puisque Richard Morgan, fils de Richard Morgan et de Margaret Biggs, avait pris pour épouse une autre Margaret Biggs.

Pendant que les Habitas prospéraient dans le métier de l'armurerie, le jeune couple s'installa dans un deux pièces loué à Temple Street, de l'autre côté de l'Avon, tout près de l'atelier des Habitas et de la synagogue.

Le mariage eut lieu en 1767, trois ans après la guerre de Sept Ans. Cette guerre contre la France s'était achevée par un traité de paix impopulaire. Lourdemment endettée malgré sa victoire, l'Angleterre dut accroître ses ressources à l'aide de nouveaux impôts et en diminuant le budget de l'armée et de la flotte par des coupes sombres. Les fusils n'étaient plus nécessaires. Aussi, l'un après l'autre, les artisans de Habitas et leurs apprentis disparurent, jusqu'à ce que l'affaire ne soit plus tenue que par

---

1. Un pouce = 2,5 cm. (*N.d.T.*)

Richard et le *senhor* Tomas Habitas. Puis, après la naissance de la petite Mary en 1770, Habitas dut se décider, bien à contre-cœur, à laisser Richard s'en aller.

— Viens donc travailler avec moi, avait proposé Dick avec bienveillance. Le marché des fusils peut connaître des hauts et des bas mais le rhum, lui, est toujours une denrée éternelle.

Ce qui convenait fort bien à Richard, malgré l'inévitable problème des homonymies. La mère de Richard avait toujours été appelée «Mag» et sa femme «Peg» – deux diminutifs pour Margaret. Le vrai casse-tête était que, sauf pour ces drôles de protestants dissidents qui baptisaient leur progéniture mâle en l'affublant de noms tels que «Cranfield» ou «Onesiphorus», presque tous les hommes du pays s'appelaient John, William, Henry, Richard, James ou Thomas, et presque toutes les femmes Ann, Catherine, Margaret, Elizabeth ou Mary. Cette coutume concernait aussi bien les classes supérieures que les plus basses couches de la société.

Peg, la délicieusement douce et dévouée Peg, eut bien du mal à tomber enceinte. Mary correspondait à sa première grossesse, presque trois ans après son mariage, et ce n'était pas faute de l'avoir désirée. Bien entendu, les parents auraient préféré un garçon et ils furent déçus de se retrouver à chercher un prénom de fille. Richard eut un coup de cœur pour Mary, prénom peu courant dans le clan et qui, de surcroît (c'est du moins ce que son père lui déclara), avait un petit arrière-goût catholique. Mais peu lui importait. Dès qu'il prit le nouveau-né dans ses bras et posa sur sa fille un regard plein d'une adoration timide, Richard Morgan découvrit au fond de lui un océan d'amour encore inexploré. Sans doute grâce à une bonne dose de patience, il avait toujours su s'entendre avec les enfants mais il n'était pas préparé à l'émotion qui s'empara de lui pendant qu'il tenait sa petite Mary – le sang de son sang, la chair de sa chair.

À présent qu'il avait un enfant, ses nouvelles fonctions de tenancier lui plaisaient infiniment plus que le métier d'armurier. Une auberge gérée en famille, où il pouvait constamment se trouver auprès de sa fille, la voir dans les bras de sa mère, et

contempler ce miracle quotidien : les seins magnifiques de Peg servant de coussins au bébé tandis que la petite bouche avide tétait le lait. Un lait que Peg donnait sans compter, terrifiée à l'idée d'avoir un jour à sevrer son enfant pour la laisser boire de la petite bière. Un enfant de Bristol ne buvait jamais d'eau, pas plus qu'un gosse de Londres ! Il n'y avait rien de bien toxique dans la petite bière mais cela n'en demeurait pas moins une boisson dangereuse. « Ces gosses en consomment bien trop tôt, ça fait de la graine d'ivrogne », avait coutume de répéter Peg, en bonne fille de fermier (imitée en cela par Mag). Peu enclin à adhérer aux opinions des femmes de la maison, Dick Morgan, fort de ses quarante ans de taverne, réprouvait haut et fort ce genre d'argument. La petite Mary atteignit ses deux ans avant que Peg commence enfin à la sevrer.

Ils tenaient le Bell, à l'époque, la première taverne que Dick eût possédée en titre. L'établissement ouvrait sur Bell Lane et appartenait à un tortueux ensemble de vieux immeubles délabrés, d'entrepôts et de salles souterraines, le tout géré par le cousin James l'Apothicaire, qui partageait le secteur sud avec les locaux vétustes de la firme américaine Lewsley & Co, spécialisée dans le commerce de la laine. Par ailleurs, le cousin James tenait une splendide boutique de vente au détail sur Corn Street. Cependant il gagnait le plus gros de ses revenus en fabriquant et en exportant des médicaments et des composés chimiques – des corrosifs sublimés de mercure (utilisés contre les chancres syphilitiques) au laudanum ou autres opiacés.

Quand la licence du Cooper's Arms fut mise en vente, à l'angle de Broad Street, l'année précédente, Dick Morgan sauta sur l'occasion. Une taverne sur Broad Street ! Même après avoir payé un loyer annuel de 21 livres à la municipalité, le propriétaire d'une taverne située sur Broad Street pouvait être assuré d'un profit annuel de 100 livres<sup>1</sup> ! Ce fut un bon choix ; les Morgan ne craignaient pas de travailler dur, Dick Morgan ne diluait jamais son gin ou son rhum et la nourriture servie à midi et au souper (vers les six heures du soir) était excellente. Mag

---

1. La monnaie était alors divisée en livres, shillings et pence, la guinée étant déjà démodée. Une guinée faisait 21 shillings, une livre 20 shillings et un shilling 12 pence. Un sou représentait un quart de penny. (*N.d.A.*)

préparait avec talent une cuisine simple et savoureuse. Les arrêts tatillons auxquels devaient se soumettre les taverniers de Bristol depuis l'époque d'Elisabeth I<sup>re</sup> – le pain ne devait pas être cuit ni les animaux de consommation abattus sur place – s'avéraient, de l'avis de Dick Morgan, tout à fait sensés. Si un homme payait ses factures en temps voulu, il pouvait toujours obtenir des conditions avantageuses de ses fournisseurs. Même si les affaires restaient dures.

« Seigneur, murmura Richard à la présence invisible, je souhaite que Tu ne Te montres pas trop cruel à notre égard. Car Ta colère s'acharne souvent sur ceux qui ne T'ont pas offensé. Épargne, je T'en supplie, la vie de mon fils... »

Autour de lui, sur les hauteurs comme dans les bas-fonds, la ville de Bristol marinait dans un océan de fumée grise et les flèches de ses innombrables églises demeuraient presque toutes cachées par le brouillard. L'été avait été exceptionnellement chaud et sec et ce mois d'août paraissait n'en jamais finir. Les feuilles des ormes et des tilleuls de College Green, à l'ouest, et de Queen Square, au sud, avaient perdu de leur éclat et semblaient épuisées, comme vidées de leur substance. Des rubans noirs s'échappaient un peu partout des cheminées – les fonderies des quartiers de Friars et de Castle Green, les raffineries des alentours de Lewin's Mead, les fabriques de chocolat de Fry, les hauts-fourneaux des verreries et les contours trapus des fours à chaux. Si le vent ne soufflait pas de l'ouest, cet enfer atmosphérique recevait les odeurs pestilentielles de Kingswood, un lieu qu'aucun habitant de Bristol ne fréquentait de gaieté de cœur. Là s'étendaient les bassins houillers et les usines métallurgiques qui nourrissaient une population à moitié sauvage, prompte à s'échauffer, rongée par une haine inextinguible envers les gens de Bristol. Pas étonnant si l'on considérait les fumées hideuses et les cloaques misérables de Kingswood.

Richard pénétrait à présent dans la zone maritime : les cales sèches de Tombs, d'autres cales sèches, la puanteur du



goudron, les navires en chantier qui ressemblaient aux squelettes de monstrueux animaux. À Canon's Marsh, il prit le chemin de halage à travers le marais plutôt que le sentier détrempe qui serpentait sur la rive de l'Avon. D'un signe de tête, il salua en passant les cordiers qui accomplissaient inexorablement leur tiers de mille de cordage en entortillant les fils de chanvre ou de lin pour les transformer, selon la commande du jour, en câbles, en amarres ou en cordages. Leurs épaules et leurs bras étaient aussi noueux que la corde qu'ils tissaient, leurs mains si durcies qu'elles ne ressentaient plus rien – et sûrement plus la douceur d'une peau de femme.

Après la verrerie solitaire qui se dressait au pied de Back Lane, passé un ensemble de fours à chaux, il atteignit les faubourgs de Clifton. La silhouette massive de Brandon Hill s'élevait au fond et, devant les yeux de Richard, sur la pente abrupte d'une colline boisée dominant l'Avon, se nichait l'endroit dont il rêvait. Clifton, avec son air pur et ses coteaux ondulants sous un vent qui faisait frissonner toutes sortes de fleurs : les cheveux-de-Vénus, les euphraises, la bruyère fleurie de rouge, les violettes, les marjolaines ou encore les géraniums sauvages. Épargnés par les lourdes fumées, les arbres s'épanouissaient et l'on pouvait apercevoir de temps à autre, au détour d'un chemin, de magnifiques propriétés sur les hauteurs, blotties dans leurs parcs : Manilla House, Goldney House, Cornwallis House, Clifton Hill House...

Richard désirait de toutes ses forces vivre à Clifton. Ici, les gens n'étaient pas poitrinaires, ils ne souffraient pas d'angines malignes, de fièvres ou de variole.

Cela était vrai des humbles habitants des cottages et des abris en dur, le long de Hotwells Road, au pied des collines, comme des gens de la haute société qui fainéantaient dans la majesté de leurs palais à colonnades, tout là-haut. Qu'il fût marin, cordier, ouvrier des chantiers navals ou aristocrate se prélassant dans son manoir, l'habitant de Clifton ne tombait pas malade ni ne mourait plus tôt que son heure. Ici, on pouvait espérer garder en vie son enfant.

Mary. La lumière de sa vie. On disait d'elle qu'elle avait les yeux bleus de son père ainsi que ses cheveux noirs et ondulés.

De sa mère, elle avait hérité un nez joliment dessiné et, de ses deux parents, une peau au teint sans défaut. Oui, elle avait reçu le meilleur des deux, aimait à répéter Richard en riant, tout en tenant contre sa poitrine la petite créature qui fixait sur lui des yeux – ses yeux – remplis d’adoration. Mary était la perle de son cœur et elle le lui rendait bien. Il ne pouvait se rassasier d’elle et elle ne savait pas se passer de lui. Deux êtres indissolublement liés, comme « englués », disait Dick d’un ton vaguement désapprobateur. Peg, toujours occupée par les tâches domestiques, se contentait de sourire et de laisser faire, se gardant bien de dire à Richard qu’il détournait la part d’affection que la petite aurait dû témoigner à sa mère. Après tout, qu’importe d’où vient l’amour, tant qu’il y a de l’amour. Il n’était pas courant de voir un homme se comporter en père aussi aimant ; la plupart préféraient plutôt administrer des corrections. Richard, lui, n’avait jamais levé la main sur son enfant.

La nouvelle d’une seconde grossesse les avait enchantés. Cela faisait déjà trois ans que Mary était née et ils commençaient à s’inquiéter de ne pas voir arriver un autre bébé.

— Ce sera un garçon, affirma Peg tandis que son ventre s’arrondissait. Je le sais parce que je ne le porte pas comme la première fois.

C’est alors que la variole s’abattit sur la ville. Depuis des lustres, chaque génération avait à vivre avec cette malédiction. Comme pour la peste, le taux de mortalité avait progressivement décliné et on n’enregistrait de véritables hécatombes qu’au plus fort de grosses épidémies. Malgré tout, de nombreux habitants portaient encore les stigmates de la maladie et leurs figures étaient grêlées d’innombrables petits cratères – une vraie tare mais, au moins, ils avaient la vie sauve. Le visage de Dick Morgan en portait lui aussi quelques traces. Quant à Mag et Peg, exposées au cow-pox, elles avaient survécu<sup>1</sup>. On disait fréquemment que ce type d’affection était moins dangereux que la petite vérole. Aussi, dès que Richard eut atteint ses cinq ans et qu’une nouvelle épidémie se déclara en ville, Mag l’emmena à la ferme

---

1. Le médecin anglais Jenner (1749-1823) découvrit que les vaches étaient atteintes d’une forme bénigne de variole, le cow-pox. Il inocula le virus aux humains pour les immuniser, inventant ainsi la première vaccination. (*N.d.T.*)

de ses parents, près de Bedminster, et tenta de lui faire traire des vaches, dans l'espoir que l'enfant contracterait cette maladie, qui le vaccinerait contre des atteintes plus graves.

Richard et Peg avaient bien l'intention de répéter cette démarche avec Mary, mais aucun cas de cow-pox ne fut signalé à Bedminster. Avant ses quatre ans, la petite fut soudain terrassée par une terrible fièvre et son petit corps torturé par la maladie lui arracha nuit et jour quantité de larmes et de gémissements. Elle appelait son père à cor et à cri. Aussitôt, on fit venir à son chevet le cousin James l'Apothicaire qui, selon les Morgan, était sûrement meilleur médecin que tous les charlatans de Bristol qui s'affublaient de ce titre.

Après avoir examiné l'enfant, le visage du droguiste devint grave.

— Si la fièvre tombe après l'apparition des pustules, elle survivra. Il n'y a pas de médecine contre ce mal. Seule la volonté de Dieu est à l'œuvre. Tenez-la bien au chaud et à l'abri de l'air.

Richard aida de son mieux à soigner la fillette. Il se tint nuit et jour au chevet du petit lit qu'il avait fabriqué de ses mains et habilement équipé d'un système de bascule pour qu'il puisse se balancer doucement sans grincer. Le quatrième jour après le début de la fièvre, les pustules apparurent, pâles aréoles avec, en leur centre, ce qui ressemblait à de petites billes de plomb. Visage, jambes, bras, mains et pieds en furent recouverts. Richard parla à sa fille, la berça, serra doucement dans les siennes les petites mains écorchées pendant que Peg et Mag changeaient les draps et lavaient les fesses amaigries de l'enfant, aussi ridées et décharnées que celles d'une vieille femme. Mais la fièvre ne retomba pas et, tandis que les pustules éclataient en d'innombrables cratères, Mary s'éteignit aussi doucement que la flamme d'une chandelle.

Le cousin James le Clergyman était débordé par les enterrements. Mais les Morgan, forts de leurs liens de parenté, purent cependant bénéficier de ses services. Mary, âgée de trois ans, fut donc enterrée selon le cérémonial solennel de l'Église d'Angleterre. Exténuée par une grossesse proche de son terme, Peg s'appuyait lourdement sur sa tante et belle-mère tandis que Richard se tenait un peu en retrait, pleurant à chaudes larmes.